



BULLETIN DE L'INSTITUT FRANÇAIS D'ARCHÉOLOGIE ORIENTALE

en ligne en ligne

BIFAO 44 (1947), p. 1-20

Évariste Lévi-Provençal

Du nouveau sur Ibn Kuzman.

Conditions d'utilisation

L'utilisation du contenu de ce site est limitée à un usage personnel et non commercial. Toute autre utilisation du site et de son contenu est soumise à une autorisation préalable de l'éditeur (contact AT ifao.egnet.net). Le copyright est conservé par l'éditeur (Ifao).

Conditions of Use

You may use content in this website only for your personal, noncommercial use. Any further use of this website and its content is forbidden, unless you have obtained prior permission from the publisher (contact AT ifao.egnet.net). The copyright is retained by the publisher (Ifao).

Dernières publications

9782724711523	<i>Bulletin de liaison de la céramique égyptienne 34</i>	Sylvie Marchand (éd.)
9782724711707	????? ?????????? ?????? ??? ?? ????????	Omar Jamal Mohamed Ali, Ali al-Sayyid Abdelatif
????? ??? ?? ??????? ?????? ?? ??????? ?????????? ????????????		
????????? ??????? ?????? ?? ??????? ?? ??? ??????? ????????		
9782724711400	<i>Islam and Fraternity: Impact and Prospects of the Abu Dhabi Declaration</i>	Emmanuel Pisani (éd.), Michel Younès (éd.), Alessandro Ferrari (éd.)
9782724710922	<i>Athribis X</i>	Sandra Lippert
9782724710939	<i>Bagawat</i>	Gérard Roquet, Victor Ghica
9782724710960	<i>Le décret de Saïs</i>	Anne-Sophie von Bomhard
9782724710915	<i>Tebtynis VII</i>	Nikos Litinas
9782724711257	<i>Médecine et environnement dans l'Alexandrie médiévale</i>	Jean-Charles Ducène

DU NOUVEAU SUR IBN KUZMĀN

PAR

É. LÉVI-PROVENCAL.

I. — L'ÉTAT ACTUEL DES ÉTUDES KUZMĀNIENNES.

Si l'on en juge par le nombre des publications⁽¹⁾ auxquelles elles ont donné lieu depuis une dizaine d'années, les études kuzmāniennes devraient avoir sensiblement progressé. En fait, elles ont marqué le pas : si, à première vue, elles paraissent avoir avancé, c'est parce que, délaissées pendant longtemps par les arabisants, peu désireux de s'engager dans une voie parsemée d'embûches, elles ont été reprises à leur compte par des romanistes.

Deux de ces derniers, à quelques années d'intervalle, ont cru pouvoir, après une rapide initiation préalable à l'arabe, attaquer de front l'étude du *diwān* d'Ibn Kuzmān, d'après l'unique manuscrit qu'on en conserve. Ce manuscrit, on le sait, a été copié en Orient au milieu du XIII^e siècle de J.-C. et acquis au début du XIX^e pour le Musée asiatique de Saint-Pétersbourg ; décrit par V. de Rosen en 1881, il a été reproduit en phototypie en 1896 par les soins de D. de Gunzburg. En 1933, A. R. Nykl a publié en Espagne le résultat de son exploration kuzmānienne : un volumineux *Cancionero de Aben Guzmán*, comprenant, avec une introduction et une traduction partielle en espagnol, la translittération, en caractères latins, de tout le texte poétique publié en *fac-simile*. A son livre, la critique orientaliste n'a fait en général qu'un accueil réservé. G.-S. Colin, déjà à cette époque le plus qualifié des spécialistes de la langue d'Ibn Kuzmān, démontra, par une argumentation

⁽¹⁾ Pour les références relatives à ces publications, on voudra bien se reporter à l'« Essai de bibliographie kuzmānienne », qui figurera plus loin, sous le paragraphe V.

rigoureuse et indiscutable, la faillite à peu près complète de l'entreprise laborieuse du professeur tchèque et le peu de confiance qu'il fallait accorder à sa transcription et à sa traduction, déparées par un nombre excessif d'erreurs massives. « Le *dīwān* d'Ibn Kuzmān, déclarait G.-S. Colin en terminant son compte rendu, attend toujours un éditeur et un traducteur.»

Le travail du second romaniste, le finlandais O. J. Tuulio, *alias* Tallgren, aujourd'hui décédé, n'a paru qu'en 1941 ; il est trop tôt pour en trouver des recensions dans les revues spécialisées. C'est, suivant son titre même, une « édition partielle et provisoire » de sept des *zadjals* les plus caractéristiques, accompagnés d'une traduction en français. Malgré le minutieux appareil philologique qui accompagne ce travail, il n'apparaît pas qu'il marque un progrès sensible par rapport à celui d'A. R. Nykl. A l'un et à l'autre de ces savants ont évidemment fait défaut plusieurs conditions indispensables à la compréhension du *dīwān* à travers l'unique manuscrit qui en reproduit le texte : connaissance suffisante des règles de la paléographie arabe, détermination préalable du système prosodique adopté par le poète, surtout fréquentation plus longue, non seulement des dialectes arabes hispaniques, mais aussi des parlers arabes marocains, qui sont dans le présent leurs parents les plus proches. Il leur a manqué aussi, c'est indubitable, cette connaissance intime de la société musulmane occidentale que seule peut procurer une lente imprégnation, au cours d'un séjour prolongé au contact quotidien des milieux citadins et ruraux du *Maghrib*. Dès 1881, à l'époque où s'imprimait son admirable *Supplément aux dictionnaires arabes*, R. Dozy avait courageusement invoqué cette dernière raison en se récusant pour une publication du *dīwān* d'Ibn Kuzmān. « Pour réussir dans une telle entreprise, écrivait-il avec une rare clairvoyance à V. de Rosen, on devrait avoir fait un long séjour en Orient » — ce terme pris évidemment *lato sensu* — « et avoir étudié consciencieusement les dialectes qui se parlent aujourd'hui, surtout celui du Maroc. »

Les tentatives en somme peu fructueuses d'A. R. Nykl et d'O. J. Tuulio ont eu pour point de départ une préoccupation commune : élucider les passages assez nombreux du *dīwān* d'Ibn Kuzmān où celui-ci a utilisé, au lieu de l'arabe vulgaire hispanique, la langue espagnole telle qu'elle était parlée et comprise de son temps dans certaines classes de la population andalouse. Ces passages en dialecte roman hispanique étant jugés par eux, avec raison,

comme d'inappréciables documents linguistiques, ils désiraient les tirer au clair. Ils ne sont d'ailleurs pas les premiers à s'être essayés à des sondages sur le sens de ces expressions romanes, qui, bien entendu, figurent en graphie arabe dans le manuscrit de l'œuvre du poète. Bien avant eux, deux arabisants espagnols de grande classe, F. J. Simonet et J. Ribera, avaient cherché, parfois avec succès, à déchiffrer ces passages, inséparables au reste, dans la plupart des cas, de leur contexte arabe.

J. Ribera, d'autre part, se montra un précurseur dans une voie différente, qui n'intéresse pas moins les romanistes. Dès 1912, dans un mémoire qui fit grand bruit, il émit pour la première fois l'hypothèse que le parallélisme qu'on constate dans la structure strophique et l'alternance des rimes entre les productions originales de la poésie arabo-andalouse (*muwashshah* et *zadjal*) et les chansons des troubadours aquitains et provençaux du moyen-âge ne devait pas être interprété comme une simple coïncidence fortuite. Cette hypothèse ingénieuse et hardie ouvrit des débats passionnés. Elle n'en a pas moins fait son chemin. Après J. Ribera et A. R. Nykl, la question a été récemment reprise, avec toute l'autorité que lui confère son incomparable érudition, par le maître des études romanes en Espagne, D. Ramón Menéndez Pidal. Dans un petit livre intitulé *Poesía árabe y poesía europea*, il a abordé et s'est appliqué à résoudre le problème du parallélisme des cadres poétiques soupçonné par Ribera et aussi celui, non moins discuté, d'une parenté d'inspiration des thèmes exploités par les troubadours avec ceux qui ont caractérisé la poésie hispano-arabe du moyen-âge. En particulier, c'est dans cette dernière poésie que, selon l'opinion des romanistes contemporains, il faudrait rechercher l'origine de l'amour spiritualisé, ou «amour courtois», tel qu'il fut chanté par les trouvères chrétiens de l'un et l'autre côtés des Pyrénées.

Dans cette poésie, peut-être. Encore faudrait-il le démontrer avec des preuves irréfutables. En tout cas, à coup sûr, pas dans la poésie d'Ibn Kuzmān. Pour rechercher l'origine arabe hispanique du thème de l'«amour courtois», écrivait G.-S. Colin dans son compte rendu du livre de Nykl, «le choix du *diwān* d'Ibn Kuzmān ne paraît pas très heureux». Il est de fait que ce n'est qu'à de rares occasions que le *zadjaliste*, dans les strophes plaisantes ou bâdines qui précèdent les panégyriques intéressés qu'il compose à l'intention des mécènes andalous, met quelque sourdine à sa verve un peu crue et

sensuelle, pour laisser son inspiration se hausser à des vues moins terre à terre. De son propre aveu, il méprise ce qu'il appelle le *ḥubb al-murūwa*. Il n'apparaît pas qu'il se soit laissé influencer par les théories d'idéalisme érotique exposées au siècle précédent par son compatriote Ibn Ḥazm dans le *Tawk al-ḥamāma*. Quand, par hasard, il se laisse entraîner à des évocations amoureuses d'une relative chasteté, elles sont émaillées de réminiscences de la poésie arabe classique d'Orient, qu'il connaît fort bien ; alors, il n'est plus guère lui-même.

Que résulte-t-il de tous ces problèmes auxquels les romanistes se montrent à bon droit intéressés ? Que leur solution, dans un sens ou dans l'autre, ne sera possible et définitive que le jour où l'on disposera enfin d'une édition critique du *dīwān* d'Ibn Ķuzmān, élaborée suivant les vœux de Dozy, d'une traduction à laquelle les philologues et les spécialistes d'histoire littéraire pourront se reporter avec une entière confiance. Ce jour n'est plus très éloigné maintenant.

Voilà déjà de nombreuses années que G.-S. Colin a terminé une transcription rationnelle de tous les *zadjals* contenus dans l'*unicum* d'Ibn Ķuzmān. Basée sur la nécessité de tenir compte à la fois du jeu des voyelles disjonctives⁽¹⁾, caractéristiques du dialecte arabe andalou, et du système prosodique classique appliqué au *zadjal* (quantité syllabique brève ou longue et nombre des syllabes), cette transcription aplanit la plupart des obstacles qui jusqu'ici avaient dérouté les arabisants désireux d'étudier l'œuvre ķuzmānienne. À travers elle, les vers du poète se révèlent limpides et d'une harmonieuse scansion ; maintes obscurités, dues à de mauvaises coupures des graphies, s'éclairent d'elles-mêmes. S'il reste encore quelques passages douteux ou même incompréhensibles, la solution philologique de l'énigme d'Ibn Ķuzmān n'en est pas moins un fait accompli. La langue du poète, de son côté, ne fait pas difficulté, pour peu que le lecteur soit rompu à la *koinè* arabe marocaine et qu'il ait assidûment fréquenté le précieux *Vocabulista* publié par Schiaparelli en 1871. Quant au travail de traduction du *dīwān*, qui sera accompagné du commentaire nécessaire, il est relativement avancé. G.-S. Colin m'a fait

⁽¹⁾ Cf. G.-S. COLIN, *Les voyelles de disjonction dans l'arabe de Grenade au xv^e siècle*, dans *Mémorial Henri Basset*, Paris, 1928, I, p. 211-218.

l'amitié de me demander de m'y associer. Ce travail déjà serait terminé si d'autres soins et les difficultés actuelles n'avaient commandé d'en remettre l'achèvement à des temps plus propices.

Je ne veux toutefois pas attendre ce moment pour exposer certaines données nouvelles sur la personnalité même de l'auteur du *diwān*, autour de laquelle a plané jusqu'ici un certain mystère. On va voir comment ce mystère aurait pu être élucidé, même sans l'appoint décisif d'un texte que personne n'a encore exploité pour la circonstance : sa simple lecture vient trancher définitivement un problème considéré jusqu'ici par l'ensemble des қuzmānisants comme déconcertant et quasi-insoluble.

II. — IL Y A EU DEUX ABŪ BAKR IBN ҚUZMĀN.

Dans un mémoire paru il y a quelques années dans la revue *Der Islām* et intitulé *Biographische Fragmente über Ibn Quzmān*, A. R. Nykl a publié, sans les traduire et sans même indiquer les noms de leurs auteurs respectifs, le texte arabe de neuf notices d'étendue différente sur le personnage qu'il croit être l'auteur de la collection de *zadjals*. L'existence de la plupart de ces notices était déjà connue de Rosen, de Dozy et de Seybold. De ces « fragments biographiques », le plus long est celui qui figure dans l'*Iḥāṭa* d'Ibn al-Khaṭīb (ms. 1673 de l'Escorial, p. 54-59); un autre est emprunté au tome second de la *Dhakhīra* d'Ibn Bassām et reproduit d'après les manuscrits de Tunis (mosquée d'al-Zaitūna) et d'Oxford; un troisième est tiré des *Kalā'id al-īkyān* d'al-Faṭḥ Ibn Khākān (éd. de Būlāk, 1283 h., p. 187; éd. de Marseille-Paris, 1860, p. 213); un quatrième enfin, de la *Tuhfat al-kādim* d'Ibn al-Abbār (ms. 356 de l'Escorial, f° 49 b). Les cinq autres textes édités par Nykl, si l'on met à part une notice de l'anthologue oriental 'Imād al-dīn al-Isfahānī, dans sa *Kharīdat al-kaṣr* (ms. de Paris 3331, f° 153 b-154 a), sur laquelle on reviendra plus loin, sont uniquement constitués par des citations de vers classiques ou de spécimens de la prose d'art (*shādīj*) du littérateur.

Revenons aux quatre premiers fragments, qui sont tous de la plume d'Andalous, et examinons-les dans l'ordre chronologique de leurs auteurs. La notice des *Kalā'id* se rapporte au « vizir (al-wazīr) Abū Bakr ibn Қuzmān». Ce

personnage, y est-il dit, fut appelé à son service par al-Mutawakkil 'ala 'llāh, c'est-à-dire 'Umar b. Muḥammad, le dernier souverain de la dynastie aṭṭaside, qui prit le pouvoir à Badajoz en 473 (1081) et le conserva jusqu'en 487 (1094), date à laquelle il fut détrôné par l'Almoravide Yūsuf b. Tāshufin, huit ans après la bataille de Sagradas. Cet Abū Bakr remplit de hautes charges administratives (*khūṭat*), avant d'être frappé par les coups de la fortune ; à la fin de sa vie, il eut des démêlés avec Ibn Ḥamdīn — on sait que plusieurs cadis de Cordoue ont porté ce nom — et il en résulta pour lui une longue disgrâce. La notice se termine par la citation d'un fragment poétique composé de deux seuls vers.

Dans la *Dhakhīra*, Ibn Bassām traite du « vizir secrétaire (*al-wazīr al-kātib*) Abū Bakr Ibn Kuzmān ». Il le considère comme l'un des secrétaires de cour les plus marquants d'al-Andalus au v^e siècle de l'hégire. Al-Mutawakkil, ajoute-t-il, fut le premier à le prendre à son service. Suit la citation de deux longues épîtres (*risāla*) en style fleuri composées par le personnage, puis de trois fragments de *kaṣidas* en langue classique, dont celui que les *Kalā'īd* reproduisent de leur côté.

Une constatation ressort déjà de l'examen de ces deux notices : Abū Bakr Ibn Kuzmān n'est considéré par al-Faṭḥ et Ibn Bassām que sous son aspect de poète en langue classique et de styliste. Aucune allusion à son œuvre de *zādjaliste*. Pas de date indiquée pour sa naissance et sa mort ; il est simplement situé comme contemporain d'al-Mutawakkil de Badajoz. Un *terminus ad quem* est fourni par al-Faṭḥ, quand cet auteur met Ibn Kuzmān en rapport avec un cadi de Cordoue du nom d'Ibn Ḥamdīn.

Ibn al-Abbār, dans sa *Tuhfat al-kādim*, va au contraire dire un mot des *zādjals* du poète et fournir sur son compte une précision chronologique et une filiation développée. Il l'appelle Abū Bakr Muḥammad b. 'Isā b. 'Abd al-Malik Ibn Kuzmān, Cordouan. Ce littérateur, suivant Ibn al-Abbār, brilla dans l'art du *zādjal* et mourut à Cordoue en 554 (1159), au moment où cette ville était assiégée par Muḥammad b. Sa'd, c'est-à-dire Ibn Mardanīsh. Puis viennent cinq citations de fragments poétiques en langue classique, tous différents de ceux qu'al-Faṭḥ et Ibn Bassām ont insérés dans leurs notices.

C'est Ibn al-Khaṭīb, enfin, qui fournit le plus de détails dans sa *tardjama*, consacrée à Abū Bakr Muḥammad b. 'Isā b. 'Abd al-Malik Ibn Kuzmān al-

Zuhrī, de Cordoue. Suivant l'habitude de l'auteur, cette notice est partagée en plusieurs sections. La première consiste en un jugement d'ensemble sur les caractéristiques du personnage (*ḥāluḥu*) : c'est une appréciation louangeuse basée sur deux témoignages, celui d'al-Faṭḥ, reproduit en partie mais textuellement, et celui du biographe *maghribin* Ibn 'Abd al-Malik al-Marrākushī, auteur du *Kitāb al-Dhail wa-l-Takmila*. Sous la signature de ce dernier écrivain, il est précisé qu'Ibn Kuzmān « était supérieur dans la composition des poèmes du genre badin en langue populaire d'al-Andalus, genre que l'on nomme dans ce pays le *zadjal* » (*kāna mubarrizan fī naẓm al-ṭarīka al-hazliya bi-lisān 'avāmm al-Andalus al-mulākkaba 'indahum bi-l-zadjal*). Puis viennent onze citations poétiques, dont celle du fragment déjà reproduit à la fois par al-Faṭḥ et Ibn Bassām, et des cinq fragments figurant dans la *Tuhfat al-kādim*. Pas le moindre spécimen de *zadjal*. Ibn al-Khaṭīb passe ensuite à l'œuvre du styliste (*kitābatuhu*) : il reproduit deux longues épîtres sur l'apparition du croissant de la lune (*istiḥlāl*) de ramaḍān et de *shawwāl*. Après quoi, il parle de la venue du personnage à Grenade, de manière à justifier la présence d'une notice sur lui dans l'*Iḥāṭa*, qui, on le sait, est une monographie historique et littéraire de la capitale du royaume naṣride : Ibn Kuzmān s'y rendit maintes fois et y composa des poèmes panégyriques sur Ibn Aḍḥā, Ibn Hānī, Ibn Sa'īd et autres Grenadins. A ce propos, Ibn al-Khaṭīb signale la rencontre d'Ibn Kuzmān, dans un jardin appartenant à Ibn Sa'īd et situé hors de la ville, au bourg d'al-Zāwīya (la Zubia)⁽¹⁾, avec la femme de lettres Nazhūn al-Kulāīya⁽²⁾ et parle du tour plaisant que prit la conversation. Une autre anecdote, empruntée, de même que le récit de sa rencontre avec Nazhūn, au *Tāli'*⁽³⁾ d'Ibn Sa'īd, rappelle comment Ibn Kuzmān tomba par mégarde dans un bassin ; trois vers en langue classique, composés par le poète à cette occasion, sont à leur tour reproduits. Enfin, il est question des avatars du personnage (*miḥnatuhu*) : c'est une simple paraphrase de l'indication fournie par les *Kalā'id* sur le même

⁽¹⁾ Sur cette bourgade de la banlieue Sud de Grenade, cf. É. LÉVI-PROVENÇAL, *Deux nouveaux fragments des « Mémoires » du roi ziride 'Abd Allāh de Grenade*, dans *al-Andalus*, vol. VI, 1941, p. 18, n. 2.

⁽²⁾ Sur cette rencontre avec Nazhūn, cf.

notamment E. GARCÍA GÓMEZ, *El libro de las banderas de los campeones, de Ibn Sa'īd al-Magribi*, Madrid, 1942, p. 211 et note.

⁽³⁾ Sur cet ouvrage, ainsi que sur l'œuvre collective des Banū Sa'īd, cf. E. GARCÍA GÓMEZ, *op. cit.*, p. xxxvii et suiv.

objet. La notice se termine par une donnée chronologique très précise : Ibn Ķuzmān mourut à Cordoue, la veille du dernier jour de ramaqān 555 (2 octobre 1160)⁽¹⁾, alors que l'émir Ibn Sa'd — c'est-à-dire Ibn Mardanīsh — assiégeait cette ville.

Si l'on cherche à mettre en œuvre les indications chronologiques contenues dans les quatre notices qu'on vient de passer en revue, on arrive à quelque chose de ce genre : Ibn Ķuzmān, au début de sa carrière, prend du service à la chancellerie du roi de Badajoz al-Mutawakkil, à une date qu'on ignore, mais qui est, selon toutes probabilités, antérieure à celle de l'intervention almoravide en Espagne. Fixons-la le plus tard possible, à l'année même de la bataille de Sagradas, 1086. Le nouveau secrétaire de cour ne peut raisonnablement, au moment où il est engagé, être un tout jeune homme : admettons qu'il ait trente ans, ce qui paraît un âge minimum. A ce compte, sa naissance remonterait à 1056 : à sa mort, en 1160, il sera donc largement centenaire. Cela n'a rien d'impossible en soi, et l'on a dans le monde musulman maints exemples de longévité insolite. Ce qui est surprenant, c'est qu'aucun des biographes du littérateur ne fasse état de son âge avancé à l'époque de sa mort. Ce qui l'est davantage, c'est que les deux premiers de ces biographes ne soufflent mot de son œuvre de *zadjaliste*, à laquelle il doit sa réputation, tandis que les deux autres la signalent en quelques mots, sans appuyer d'ailleurs leur jugement sur la moindre citation.

A. R. Nykl a-t-il une opinion sur la question ? Elle n'apparaît pas en tout cas dans son article de *Der Islām*, qu'il a fait suivre, dans le même périodique, d'un autre sur les Afṭasides de Badajoz, à titre de contribution à l'étude d'Ibn Ķuzmān. Voyons la position que le romaniste tchèque a prise dans l'introduction de son *Cancionero*. Il est de fait que les données biographiques admises jusqu'ici lui ont paru problématiques ; c'est à juste titre qu'il s'est efforcé de trouver dans l'œuvre même du *zadjaliste* une indication susceptible de l'éclairer. Qu'y a-t-il trouvé ? Qu'en 1086, l'année de Sagradas, Ibn Ķuzmān ne devait pas avoir plus de six à huit ans : dès lors, en admettant qu'al-Mutawakkil l'ait recruté juste avant d'être détrôné en 1094, il aurait eu à ce

⁽¹⁾ Et non le 30 décembre, comme le prétend NYKL, *Cancionero*, p. xxiv, qui a purement et simplement reproduit la concordance erronée donnée par SEYBOLD dans son article de l'*Encyclopédie de l'Islām*.

moment entre quatorze et seize ans. C'est peu ; Nykl l'admet tout le premier, et il constate : « Difícil sería suponer que los *afṭas̄es* empleasen visires de catorce a dieciséis años de edad⁽¹⁾. » Mais sur quoi base-t-il cette supposition sur l'âge du poète en 1086 ? Sur un vers de la strophe 9 du *zadjal* xxxviii, où il est précisément question de la bataille de Sagradas : « j'étais alors, dit le poète suivant Nykl, dans la cabane de mon père (*en la choza de mi padre*) et n'ai point vu cette bataille. » Être « dans la cabane de son père » pour un jeune bourgeois cordouan du xi^e siècle, est-ce donc avoir six ou huit ans ? Reportons-nous au texte arabe lui-même. Nous y lisons ce vers :

fī khusā wāldī kunt anā, lam nara.

Le sens est on ne peut plus clair ; point n'est besoin pour comprendre ce vers de faire intervenir, au prix d'un allongement de la dernière lettre et de l'addition d'un *tashdīd*, la lecture restituée *khussi*, de *khuss* « hutte de roseaux ». Le jour de la bataille de Sagradas, dit tout bonnement Ibn Kuzmān, « j'étais, moi, dans les bourses de mon père, et c'est pourquoi je n'en fus point le témoin oculaire. » Alors, devant pareille précision, il n'est plus possible de faire naître le poète avant 1087, et encore ! Quand donc aura-t-il été vizir d'al-Mutawakkil ? A six ans, au plus tard ?

Que tirer de tout cela, sinon la seule conclusion raisonnable ? Que l'auteur des *zadjals* a été dans l'impossibilité absolue de remplir à la cour d'al-Mutawakkil les fonctions de secrétaire qu'on lui a attribuées jusqu'ici, et que ce secrétaire du roi *afṭasid* n'a pu être qu'un homonyme du poète en langue vulgaire. Que dans ces conditions, il y a eu deux Abū Bakr Ibn Kuzmān, un premier, secrétaire d'al-Mutawakkil au xi^e siècle, qui écrivit des épîtres et des poèmes en langue classique ; un second, qui composa des *zadjals* et mourut en 1160. Qu'enfin al-Fath Ibn Khākān et Ibn Bassām se sont uniquement occupés du premier, tandis que, par la suite, Ibn al-Abbār et Ibn al-Khaṭīb, induits en erreur par l'homonymie des deux personnages, les ont confondus en un seul et leur ont consacré une notice commune, sans se soucier le moins du monde des difficultés chronologiques soulevées par cette confusion.

⁽¹⁾ *Cancionero*, p. xx.

Ce qui n'est pas moins singulier, c'est que Rosen, en révélant aux orientalistes l'existence du manuscrit du Musée asiatique de Saint-Pétersbourg, a très bien vu qu'il y avait eu deux Ibn Kuzmān. Il suffit de se reporter à sa description de ce manuscrit, telle qu'elle est reproduite par Gunzburg dans l'avant-propos qui précède son *fac-simile*. On y lit, en note, cet avertissement : « Ne pas confondre avec Abou Bekr Ibn Qozmān, vizir de Abu (*sic*) Motawakkil l'Aftaside », personnage sur lequel Rosen renvoie aux notices d'Ibn Khākān, d'Ibn Bassām et de 'Imād al-dīn al-İsfahānī.

Si nous avons attendu jusqu'à maintenant pour parler de la notice de ce dernier auteur, c'est précisément parce qu'on y trouve la preuve patente de la dualité des Ibn Kuzmān. On lit en effet dans le manuscrit de Leyde de la *Kharidat al-kaṣr* quelques lignes d'appréciation littéraire sur le vizir-secrétaire Abū Bakr Ibn Kuzmān, « qui fut au début de sa carrière au service du dynaste connu sous l'appellation d'al-Mutawakkil en Occident ». Puis vient une courte phrase, qui est évidemment une glose marginale postérieure à 'Imād al-dīn et reproduite après coup par un scribe dans le corps même du texte. Cette glose peut se rendre ainsi : « Il y a eu un autre Ibn Kuzmān, qui composait des *zadjals*. »

Après avoir le premier entrevu la vérité, V. de Rosen s'inclina sans insister devant le jugement du véritable responsable de la persistance de l'erreur : R. Dozy. En 1881, le maître incontesté des études hispano-arabes à cette époque écrivit à Rosen une lettre qui fut par la suite reproduite par Gunzburg dans son avant-propos. Voici ce qu'y disait Dozy : « . . . Quant au poète, vous avez pensé avec Imād-ad-Dīn qu'il y a eu deux Ibn-Cozmān, le vizir de Motawakkil de Badajoz et l'auteur des *zedjel*. Je ne crois pas que cette opinion doive être admise. Les orientaux en général n'ont que des notions confuses et souvent erronées sur la littérature des Arabes d'Espagne, et dans cette circonstance Imād-ad-Dīn est en désaccord avec un Espagnol très savant ; or vous connaissez le proverbe إِنَّ صَاحِبَ الدَّارِ أَدْرِى بِمَا فِيهِ . C'est d'Ibn al-Khatib que je veux parler. L'article du *Calāyid*, roule, comme vous le dites avec raison, sur le vizir de Motawakkil, mais Ibn al-Khatib, après avoir parlé des *zedjel* du poète, ajoute : ثم جَرَتْ عَلَيْهِ بَابِنْ حَمْدِينْ مُحَنَّةْ بِسَبِبِ شَكَاسَةِ خَاقِ كَانْ بِهِ شَقِيْ : بِسَبِبِهَا وَقَدْ ذَكَرَ الْفَتْحُ فِي قَلَائِدِهِ ذَلِكْ .

« Vous voyez donc qu'il s'agit d'un seul et même personnage. Il avait d'abord été employé dans les bureaux de Motawakkil, à une époque où le titre de *vizir* n'avait guère plus d'importance que celui de *Hofrath* ou *Geheimrath*. La chute de son patron et la conquête de l'Espagne par les Almoravides fut pour lui, de même que pour la plupart des hommes de lettres, un coup de foudre, et, privé de son emploi qui le faisait vivre, il devint désormais, comme vous dites, un poète affamé qui vivait du produit de ses poésies panégyriques. Il s'ensuit que le titre de *الوزير* dans votre manuscrit est bon.»

Personne ne niera plus que, bien que *sāhib al-dār*, mais à une époque déjà tardive, Ibn al-Khaṭīb ne se soit lourdement trompé. Si Dozy a cru devoir le suivre, c'est d'abord parce qu'il n'avait pas connaissance de la donnée auto-biographique essentielle du *zadjal* xxxviii, c'est aussi parce qu'il ne disposait pas encore de la précieuse collection des biographes arabo-espagnols dont F. Codera et J. Ribera entreprenaient justement dans le même temps la publication à Saragosse et à Madrid. C'est l'exploration de ces recueils biographiques andalous qui va permettre maintenant d'élucider plus complètement encore et pour la première fois le mystère résultant de la confusion des deux Ibn Kuzmān.

III. — LA FAMILLE DES BANŪ KUZMĀN D'APRÈS LES BIOGRAPHES ANDALOUS.

Si l'on s'astreint à dépouiller page par page les très copieux indices de la *Bibliotheca arabico-hispana*, qui ne tiennent compte que de l'ordre alphabétique des prénoms et non celui des *lağabs* — ce qui complique les recherches lorsqu'il s'agit de personnages que l'on ne connaît que sous leurs patronymes ou leurs *nisbas* — on ne trouve pas moins de cinq *tardjamas* relatives à des Banū Kuzmān de Cordoue⁽¹⁾, deux dans la *Sīla* d'Ibn Bashkuwāl, deux dans la *Bughyat al-multamis* d'al-Ḏabbā, une dans la *Takmilat al-Sīla* d'Ibn al-Abbār.

On n'a pas été sans remarquer que dans leurs notices sur le vizir d'al-Mutawakkil, al-Faṭḥ Ibn Khākān, Ibn Bassām et 'Imād al-dīn se bornent à appeler

⁽¹⁾ Une notice de la *Sīla* d'Ibn Bashkuwāl (n° 149) est consacrée à un Ibn Kuzmān de Tolède complètement étranger à la famille

cordouane : le fakīh Abū Bakr Ahmad b. Ibrāhīm ibn Kuzmān, qui vivait au v^e siècle de l'hégire.

ce personnage *Abū Bakr Ibn Kuzmān*. Le manuscrit du *dīwān* publié par Gunzburg appelle son auteur *al-shaikh al-wazīr al-adjall u’djūbat al-zamān* *Abū Bakr b. ‘Abd al-Malik Ibn Kuzmān*. Enfin, dans leurs notices de date plus tardive, *Ibn al-Abbār* et *Ibn al-Khaṭīb* insèrent un autre nom, ‘Isā, dans la filiation ; en plus, ils fournissent l’*ism* *Muhammad*, correspondant à la *kunya* *Abū Bakr*. On a donc : *Abū Bakr Muhammad b. ‘Isā b. ‘Abd al-Malik Ibn Kuzmān*.

Que trouve-t-on chez les biographes andalous sous la rubrique si abondante des *Muhammads* ? Un seul *Ibn Kuzmān*, qui ne peut être notre poète, vu la date de sa mort, 508. Cette notice, qui figure dans la *Sīla* (n° 1139) se rapporte à un *Abū Bakr Muhammad b. ‘Abd al-Malik Ibn Kuzmān*, Cordouan doué de maintes qualités intellectuelles et ayant surtout fait ses preuves *en matière de belles-lettres*. Il mourut le 6 *radjab* 508 (6 décembre 1114) à Cordoue, où il fut enterré dans le cimetière d’Umm Salmā⁽¹⁾. Cet *adīb*, il n’en faut pas douter, est le secrétaire d’al-Mutawakkil ; même si le biographe ne précise pas qu’il ait occupé cette charge, la similitude de nom et la plausibilité chronologique ne peuvent qu’emporter la conviction.

Quoi qu’il en soit, on va retrouver la trace de cet *adīb* grâce à ses descendants directs. Deux notices, une de la *Sīla* (n° 752), une de la *Bughya* (n° 989), ont trait à un fils de ce personnage, *Abū Marwān ‘Abd al-Rahmān b. Muhammad b. ‘Abd al-Malik ibn Kuzmān*, *fakīh* cordouan notoire né en 479 (1086-1087) et mort à Osuna, le 1^{er} *dhu l-ka’da* 564 (27 juin 1169). Ce ‘Abd al-Rahmān laisse lui-même un fils, *Abū l-Ḥusain ‘Ubaid Allāh*, qui fait l’objet d’une notice de la *Takmila* (n° 1517). Ce ‘Ubaid Allāh Ibn Kuzmān naquit à Cordoue vers 518 (1124) et se fixa à Osuna, où son père était allé exercer sa charge de *cadi*. Lui-même fut *cadi* dans de nombreuses circonscriptions judiciaires de la région de Cordoue et enseigna dans cette dernière ville ainsi qu’à Malaga. Il mourut à Osuna en 593 ou 594 (1196-1198).

Cette notice de la *Takmila* n’est pas seulement intéressante par les indications qu’elle contient sur la carrière de ce ‘Ubaid Allāh. Elle a en plus le mérite de fournir tout au long la filiation de ce personnage : ‘Ubaid Allāh b. ‘Abd al-Rahmān b. Muhammad b. ‘Abd al-Malik b. ‘Ubaid Allāh b. ‘Isā

⁽¹⁾ Sur ce cimetière de Cordoue, cf. É. LÉVI-PROVENÇAL, *L’Espagne musulmane au x^e siècle*, Paris, 1932, p. 209, note.

b. 'Abd al-Malik Ibn Ķuzmān. Il s'ensuit que le grand-père de ce 'Ubaid Allāh, l'*adib* que nous identifions avec le secrétaire d'al-Mutawakkil, s'appelait Abū Bakr Muḥammad b. 'Abd al-Malik b. 'Ubaid Allāh, et non point, comme il ressortirait du témoignage de la *Tuhfat al-kādim* et de l'*Iḥāṭa*, Abū Bakr Muḥammad b. 'Isā b. 'Abd al-Malik. Par voie de conséquence, le 'Isā intercalé dans cette dernière filiation ne peut avoir été que le *frère* de l'*adib* Muḥammad b. 'Abd al-Malik, d'une part, et que le *père* du zadjaliste Muḥammad b. 'Isā b. 'Abd al-Malik; donc ce dernier n'était autre que le *neveu paternel* de son homonyme.

Ces résultats obtenus, mettons-nous en quête de ce 'Isā lui-même. Lui aussi a sa notice, dans la *Bughya* (n° 1149). Cette notice de la *Bughya* — il est peu probable qu'elle s'applique au trisaïeu du zadjaliste plutôt qu'à son propre père — est très brève et n'offre aucune précision chronologique : elle est consacrée au secrétaire et poète Abu l-Asbagh 'Isā b. 'Abd al-Malik Ibn Ķuzmān, dont trois vers sont cités.

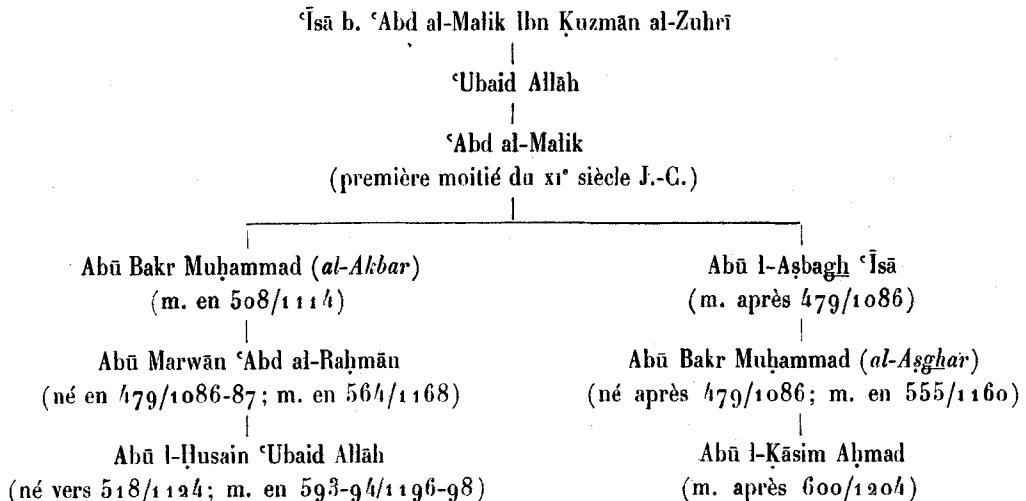
Enfin, en dépouillant tout récemment le manuscrit d'un tome du *Kitāb al-Dhail wa-l-Takmila* d'Ibn 'Abd al-Malik al-Marrākushī conservé à la bibliothèque de la grande-mosquée d'al-Karawīyīn à Fès (n° 40-626, p. 182), j'ai eu la bonne fortune d'y découvrir une notice consacrée au propre fils du zadjaliste. En voici le texte et la traduction :

أَحْمَدُ بْنُ حَمَّدَ بْنُ عَيْنَى بْنُ قَرْمَانَ الْزُّهْرِيُّ قَرْطَبِيُّ اسْتَوْطَنَ مَالَقَةً أَبُو الْقَاسِمِ وَلَدُ الْأَدِيبِ
الشَّهِيرِ الْإِجَادَةِ فِي النَّظَمِ الْمَهْزِلِيِّ بِسَانَ عَوَامَّ الْأَنْدَلُسِ أَبُو بَكْرَ بْنَ قَرْمَانَ؛ رَوَى عَنْ أَبِي بَكْرِ بْنِ
سَمْجُونَ الْخُوَيْيِّ؛ رَوَى عَنْهُ أَبُو الْقَاسِمِ بْنَ الطَّيِّبِ سَانَ؛ تَوَفَّى بِعَالَقَةٍ بَعْدَ سَتَّةِ أَعْوَالٍ بَقْلِيلٍ.

« Ahmad b. Muḥammad b. 'Isā Ibn Ķuzmān al-Zuhri, Cordouan, en résidence à Malaga, Abū l-Ķāsim. C'est le fils du lettré à l'excellence bien connue dans la composition de la poésie badine en langue populaire andalouse, Abū Bakr Ibn Ķuzmān. Il a rapporté d'après Abū Bakr Ibn Samadjūn le grammairien. Abū l-Ķāsim b. Muḥammad Ibn al-Ṭailasān a rapporté d'après lui. Il mourut à Malaga un peu après 600 (1204). »

Ainsi peut-on constater qu'il y a eu, à partir de l'ancêtre commun 'Abd al-Malik b. 'Ubaid Allāh, deux branches de la famille des Banū Ķuzmān et

que, de Cordoue, leurs représentants essaimèrent, les uns vers Osuna, les autres vers Malaga. Dès lors, l'arbre généalogique de la famille s'établit comme il suit :



IV. — LES DEUX ABŪ BAKR IBN KUZMĀN DANS LE « MUGHРИB » D'IBN SA'ID.

Si la conviction du lecteur n'a pas été emportée par la suite d'arguments et de citations de biographes qui précède, voici enfin de quoi vaincre ses dernières hésitations sur l'existence de deux Abū Bakr Ibn Kuzmān.

Pendant deux séjours au Caire, dans les années 1937 et 1938, j'ai pu examiner à loisir les précieux manuscrits autographes du *Mughrib* d'Ibn Sa'īd, qui, on le sait, sont conservés à la Bibliothèque Royale égyptienne (*dār al-kutub al-miṣriya*). Grâce à l'obligeance du directeur de cette Bibliothèque, le Docteur Manṣūr Fahmī, j'ai rapporté d'Égypte une photocopie complète des tomes relatifs à l'Espagne musulmane; je compte en publier le texte dans un avenir que j'espère proche, avec la collaboration de mon collègue et ami, le Professeur E. García Gómez⁽¹⁾.

Or, dans la partie du *Mughrib* relative au royaume de Cordoue, deux notices, qui se font suite, traitent successivement des deux Abū Bakr Ibn Kuzmān.

⁽¹⁾ Voir *al-Andalus*, vol. VII, 1942, p. 251.

Le premier, le secrétaire d'al-Mutawakkil, y est qualifié d'*akbar*, le second, son neveu le *zadjaliste*, d'*asghar*. Qu'il y ait eu un *Ibn Kuzmān senior* et un *Ibn Kuzmān junior*, quelle preuve plus convaincante désormais? Au reste, on va permettre d'en juger, en reproduisant ci-dessous le texte arabe tout entier et en le faisant suivre d'une traduction :

[285 r°] بيت بنى فزمانه

أَنْتَ عَلَى هَذَا الْبَيْتِ الْحَجَارِيِّ فِي بَيْوَتِ قَرْطَةِ وَأَنْتَ لَمْ يَرَالَوْا مَا بَيْنَ وَزِيرٍ وَعَالَمٍ وَرَئِيسٍ .

[285 v°] أَبُو بَكْرٍ مُحَمَّدٍ الْأَكْبَرِ بْنِ عَبْدِ الْمَلِكِ

ابه عبى به فزمانه القدطي

ذَكَرَ ابْنَ بَسَّامَ أَنَّ الْمَوْكِلَ صَاحِبَ بَطْلِيوسَ أَوَّلُ مَنْ اتَّخَذَهُ كَاتِبًا ، وَأَنْتَ عَلَى بَيْتِهِ وَذَاتِهِ ؛
وَأَنْتَ لَهُ رِسَالَةً طَوِيلَةً مِنْ غَيْرِ طَالِلٍ ، وَشَعْرًا تَرْكُهُ أَوَّلِي مِنْ إِرَادَهُ ؛ وَأَنْتَ عَلَيْهِ صَاحِبُ
الْقَلَائِدَ وَذَكَرَ أَنَّهُ تَكَدَّرَ غَيْثَهُ فِي آخِرِ عُمْرِهِ وَأَسَاءَ فِي حَقِّهِ الْقَاضِيُّ أَبُو عَبْدِ اللَّهِ بْنُ حَمْدَيْنَ وَأَنَّ
أَخْلَاقَهُ كَانَتْ صَعِيْةً ، فَفَلَّتْ مِنْ غَرْبِهِ ، وَكَانَتْ سَيِّدًا لِطُولِ كَرْبَهِ ؛ وَلَمْ يُورِدْ لَهُ إِلَّا قَوْلَهُ :

رَكِبُوا السَّيُولَ مِنَ الْحَيَوَانِ وَرَكِبُوا فَوْقَ الْعَوَالِيِّ السُّمْرَ زُرْقَ نِطَافِ

وَتَحَلَّلُوا الْفُدْرَانَ مِنْ مَذِيْمَهُ مَرْتَجَةً إِلَّا عَلَى الْأَكْنَافِ

أَبُو بَكْرٍ مُحَمَّدٍ بْنِ عَبْدِ الْمَلِكِ

ابه عبى به فزمانه الْأَصْفَرِ

إِمامُ الرِّجَالَيْنِ بِالْأَنْدَلُسِ وَسَيِّدُ مَنْ بَعَاهُ فِي الْأَهْدَابِ ، مَا يَشَهِدُ لَهُ بِالْقُدْمُ لَهُ فِي هَذَا
الْبَابِ . وَذَكَرَ الْحَجَارِيُّ [286 r°] أَنَّهُ كَانَ فِي أَوَّلِ شَانِهِ مُشْتَغِلًا بِالنَّظَمِ الْمُعَرَّبِ فَرَأَى نَفْسَهُ
تَقْصُرُ عَنِ افْرَادِ عَصْرِهِ كَابِنَ خَفَاجَةَ وَغَيْرِهِ ؛ فَعَدَ إِلَى طَرِيقَةِ لَا يَمْلَأُهُ فِيهَا أَحَدٌ مِنْهُمْ . فَصَارَ
إِمَامًا أَهْلَ الزَّجْلِ الْمُنْظَمِ بِكَلَامِ عَامَّةِ الْأَنْدَلُسِ .

ومن شعره على طريقة المُغَرَّب قوله ، وقد رقص في مجلس شرب فَاطِفَّا السراج باً كامه :

يَا هَلَّ ذَا الْمَجْلِسُ السَّامِيُّ سَرَارُتُهُ
مَا مِلْتُ لَا كَنَّنِي مَالَتْ بِي الرَّاحِ

فَإِنَّ أَكُنْ مَطْفِيًّا مَصْبَاحَ بَيْكُمْ
فَكُلُّ مَنْ قَدْ حَوَاهُ الْبَيْتُ مَصْبَاحُ

وَقُولُهُ فِي يَحْيَى بْنِ غَایِيَةِ الْمُلَيّْمِ سُلْطَانِ الْأَنْدَلُسِ :

وَلَهُ يَحْيَى إِذْ تَابَطَ لِلْوَغَا
مِنَ السُّرِّ حَرْمًا أَرْقًا ثُمَّ أَرْقَا
وَثَارَتْ بِهِ الْهَبَّاجَا كَرْنِدٍ بَسَارَه
فَصَرَّ كَافُورَ الصَّوَارِمِ عَنْدَمَا^١
لَهُ مَوْقُفٌ رَدَّ الْعَجَاجُ سَمَاءَه
ثَرَى وَالثَّرَى مِنْ أَجْمُونَ السُّحْرِ كَالْسَّمَا

TRADUCTION.

LA FAMILLE DES BANŪ KUZMĀN.

Al-Hidjārī a fait l'éloge de cette famille, parmi les familles de Cordoue, et indiqué que ses membres n'ont pas cessé d'être des vizirs, des savants ou des chefs.

Abū Bakr Muḥammad al-Akbar b. 'Abd al-Malik b. 'Isā Ibñ Kuzmān al-Kurtubī.

Ibn Bassām déclare qu'al-Mutawakkil, prince de Badajoz, fut le premier à l'employer en qualité de secrétaire. Il a fait la louange de sa famille et de sa propre personne. Il cite de lui textuellement une longue épître sans aucun profit et des vers qu'il est préférable de laisser de côté au lieu de les reproduire. L'auteur des *Kalā'id* a fait son éloge, en disant que la fin de sa vie fut embrumée par des soucis, que le cadi Abū 'Abd Allāh Ibñ Ḥamdin se conduisit mal à son égard et que le naturel de cet Ibñ Kuzmān était difficile : il eut à souffrir de son mauvais caractère, qui fut la cause de sa longue disgrâce. Ibn Khākān ne cite de lui que ces vers⁽¹⁾ [kāmil] :

⁽¹⁾ Ils sont également cités dans les notices de la *Dhakhira* et de l'*Iḥāta*; de même dans AL-MAKKARĪ, *Analectes*, II, p. 431.

Ils ont monté des chevaux impétueux comme des torrents et ils ont fixé à l'extrémité de leurs lances des fers aussi brillants que de limpides pierreries.

Ils ont dominé les bas-fonds dans le tumulte de leur avance, au moyen de leurs armes, demeurées pourtant sur leurs épaules.

Abū Bakr Muḥammad b. ʻIsā b. ʻAbd al-Malik b. ʻIsā Ibn Kuzmān al-Asghar.

L'*imām* des *zadjalistes* d'al-Andalus. On citera dans les *ahdāb* des spécimens de son admirable production, qui fourniront le témoignage de sa prééminence dans ce genre. Al-Ḥidjārī a déclaré qu'au début de sa carrière littéraire, ce personnage s'occupait à versifier en langue flexionnelle (*muʻrab*), mais il se rendit compte qu'il n'arriverait pas à égaler les poètes d'élite de son temps, tels Ibn Khafādja et d'autres. Il se tourna alors vers un genre dans lequel personne ne pourrait se mêler à lui. C'est ainsi qu'il devint l'*imām* des poètes de *zadjals* composés dans la langue vulgaire d'al-Andalus.

Parmi ses vers composés suivant le mode de la langue flexionnelle, citons ceux-ci, qu'il récita alors qu'ayant dansé dans un salon où l'on buvait, il éteignit en agitant ses manches le flambeau qui éclairait la réunion [*basīt*]⁽¹⁾ :

O vous qui êtes dans ce salon éminent par l'élite qui s'y trouve rassemblée, je n'ai point vacillé ; c'est seulement le vin qui m'a fait vaciller.

Si j'ai éteint le flambeau qui éclaire votre salle, chacun de ceux que cette salle abrite n'est-il pas lui-même un flambeau éclairant ?

Et ceux-ci, sur Yaḥyā Ibn Ghāniya l'Almoravide (*al-mulaththim*), «sultān» d'al-Andalus [*tawil*]⁽²⁾ :

Par Allāh, quel admirable spectacle que Yaḥyā, quand il tient sous son bras, pour en frapper ses ennemis, un faisceau de lances blanches et noires, qui est aussi comme un serpent à la piqûre mortelle ;

⁽¹⁾ Ces vers figurent également dans l'*Iḥāta*.

⁽²⁾ Il s'agit du célèbre gouverneur almoravide de l'Espagne Yaḥyā b. ʻAlī b. Yūsuf al-Mussūfi, mort en 543 (1148), et sur lequel cf. notamment A. BEL, dans l'*Enc. Isl.*, II, p. 401. — On sait qu'à cette époque le

titre de «sultān» était constamment employé pour désigner les dignitaires de la cour almoravide pourvus de commandements territoriaux. — Les trois vers d'Ibn Kuzmān sur Ibn Ghāniya sont inédits.

Quand la colère jaillit de lui comme la flamme du briquet, quand il noircit alors l'éclat laiteux de son sabre tranchant du sang de ses victimes ;

Il a une attitude au combat telle que son tourbillon transforme le ciel en eau bienfaisante pour la terre ; or, terre et ciel forment tous deux les éléments d'un bon horoscope.

La notice fournie par Ibn Saïd sur Ibn Kuzmān al-Akbar, si l'on excepte la filiation précise qui y figure, n'apporte pas grand'chose de nouveau sur ce personnage ; elle a toutefois le mérite de fournir la *kunya* de l'Ibn Ḥamdin avec lequel l'ancien secrétaire d'al-Mutawakkil eut des démêlés : Abū 'Abd Allāh. Ce magistrat fut le premier des Banū Ḥamdin qui exercèrent la judicature à Cordoue. Une notice sur lui se trouve dans la *Sila d'Ibn Bashkuwāl* (n° 1138) : il s'appelait exactement Abū 'Abd Allāh Muḥammad b. 'Alī b. 'Abd al-'Azīz Ibn Ḥamdin ; né en 439 (1047-1048), il fut nommé *kādi 'l-djāmā'a* à Cordoue en *sha'bān* 490 (juillet-août 1097) et exerça cette charge jusqu'à sa mort, le 27 muharram 508 (3 juillet 1114). Il eut pour successeur son premier fils Abū l-Ḳāsim Aḥmad, de 508 à 511 (1114-1117), puis de 519 à 521 (1125-1127). Son second fils, Abū Dja'far Ḥamdin, fut à son tour cadi de Cordoue à partir de 529 (1134-1135). Révoqué en 532 (1137-1138) et remplacé par le célèbre Abū l-Ḳāsim Aḥmad b. Muḥammad Ibn Rushd, il prit, en 539 (1144-1145), la tête du mouvement de révolte contre les Almoravides. C'est ce dernier Ibn Ḥamdin et son frère aîné qu'Abū Bakr Ibn Kuzmān al-Asghar louera souvent dans ses panégyriques en langue vulgaire.

A propos du second des Banū Kuzmān, Ibn Saïd déclare qu'il citera dans les *ahdāb* de son livre des échantillons de ses *zadjals*. On sait que le *Mughrīb* comprend un nombre exagéré de livres, de sections et de sous-sections, qui portent les uns et les autres un titre spécial en prose rimée. Indépendamment de ces nombreuses subdivisions, des rubriques diverses, toutes pourvues d'une appellation convenue, empruntée au vocabulaire du vêtement et de la parure (*hulla*, *tādj*, etc.), annoncent dans son ouvrage des développements spéciaux sur l'un ou l'autre des aspects de l'histoire littéraire. C'est ainsi que les *ahdāb* (littéralement : « franges d'une étoffe ») sont toujours formés sous sa plume par des citations d'extraits de *muwashshahs* ou de *zadjals*. Et l'on trouve effectivement sous cette rubrique, à propos du royaume de Cordoue, cinq feuillets entiers qui constituent une très précieuse anthologie des

productions du poète en langue vulgaire, dont personne ne s'est encore avisé de tirer parti. Ibn Sa'īd ne cite pas moins de onze fragments des *zadjals* d'Ibn Kuzmān ; plusieurs sont inédits.

Je n'ai pas l'intention de décrire ici ces fragments et de leur consacrer l'étude qu'ils méritent. Car ils figureront à leur place, ainsi que les variantes qu'ils fournissent à l'occasion, dans l'édition et la traduction qui ont été annoncées plus haut. Ils permettront également de se rendre compte que l'*unicum* manuscrit utilisé jusqu'ici n'est pas exempt de graves erreurs de copie et que les graphies des expressions en roman hispanique y ont tout spécialement, comme on pouvait s'y attendre, été maltraitées par le scribe oriental.

V. — ESSAI DE BIBLIOGRAPHIE KUZMĀNIENNE.

1881. — V. DE ROSEN, *Notices sommaires des Manuscrits arabes du Musée Asiatique*, I, Saint-Pétersbourg, 1881, p. 242-254, n° 296.
1885. — F. J. SIMONET, *Las anacreonticas de Ibn Cuzmán*, dans *La Ilustración española y americana*, Madrid, 1885, II, n° 45, p. 351 suiv.
1888. — F. J. SIMONET, *Glosario de voces ibéricas y latinas usadas entre los Mozárabes*, Madrid, 1888.
1896. — D. DE GUNZBURG, *Le Divan d'Ibn Guzman : texte, traduction, commentaire enrichi de considérations historiques, philologiques et littéraires sur les poèmes d'Ibn Guzman, sa vie, son temps, sa langue et sa métrique, ainsi que d'une étude sur l'arabe parlé en Espagne au VI^e siècle de l'hégire dans ses rapports avec les dialectes arabes en usage aujourd'hui et avec les idiomes de la péninsule ibérique*. — Fasc. I : Le texte d'après le manuscrit unique du Musée Asiatique Impérial de St. Pétersbourg, Berlin, 1896.
1897. — M. HARTMANN, *Das arabische Strophengedicht. I : Das Muwaṣṣah*, dans *Ergänzungshefte zur Zeitschrift für Assyriologie ; Semitische Studien*, H. 13/14, Weimar, 1897.
1912. — J. RIBERA, *El Cancionero de Abencuzmán*, discurso leido en la Real Academia Española, Madrid, 1912.
Compte rendu de W. MULERT, dans *Isl.*, XIII, 1923, p. 170-175.
1918. — C. F. SEYBOLD, *Ibn Kozmān*, dans *l'Encyclopédie de l'Islām* (éd. fr., II, p. 423).
1928. — A. GONZÁLEZ PALENCIA, *Historia de la literatura arábigo-española*, Barcelona-Buenos-Aires, 1928, p. 107-110.

1928. — J. RIBERA, *El Cancionero de Abencuzmán* (reproduction de l'article paru en 1912), dans *Disertaciones y opúsculos*, Madrid, 1928, I, p. 3-92.
1929. — I. KRAČKOVSKIJ, *Polveka ispanskoy aravistiki*, dans *Zapiski kollegii vostokovedov*, IV, p. 17-25.
1931. — H. A. R. GIBB, dans *The Legacy of Islam*, Oxford, 1931, p. 189-191.
1933. — A. R. NYKL, *El Cancionero del Señor, Nobilísimo Visir, Maravilla del tiempo Abū Bakr ibn 'Abd al-Malik Aben Guzmán (Ibn Quzmán)*, Madrid, 1933 (Publications des Escuelas de Estudios árabes de Madrid y Granada).
- Comptes rendus de :
- G.-S. COLIN, dans *Hespéris*, XVI, 1933, p. 165-169.
- E. GARCÍA GÓMEZ, dans *al-Andalus*, I, 1933, p. 453-456.
- C. A. NALLINO, dans *Oriente Moderno*, XIII, 1933.
- M. GUIDI, dans *Riv. Stud. Orient.*, XV, 1934, p. 108-110.
- J. HELL, dans *Or. Lit. Zeit.*, 1933, col. 237-241.
- G. APPEL, dans *Zeitschr. f. rom. Philol.*, LV, 1935, p. 725-737.
- R. HARTMANN, dans *Göttingische Gelehrte Anzeigen*, 197, 1935, p. 487-493.
- X., dans *Hispanic Review*, III, 1935, p. 77-78.
1933. — E. GARCÍA GÓMEZ, *Una voz en la calle (Aben Guzmán)*, dans *Cruz y Raya*, Madrid, 1933, p. 33-59.
1936. — F. BAJRAKTAREVICH, *Ibn Kuzmān*, dans le Supplément de l'*Enc. Isl.* (éd. fr.), p. 98-99.
1938. — C. BROCKELMANN, *Geschichte der Arabischen Litteratur*, Supplément I, p. 481-482.
1938. — A.-R. NYKL, *Biographische Fragmente über Ibn Quzmān*, dans *der Islām*, XXV, 1938, p. 101-133.
1938. — R. MENÉNDEZ PIDAL, *Poesía árabe y poesía europea*, dans *Bulletin hispanique*, XL, 1938, p. 337-423.
1938. — O. J. TUULIO, *Sur les passages en espagnol d'Ibn Quzmān, Hispano-Arabe du XII^e siècle*, dans *Neuphilologische Mitteilungen*, XXXIX, 1938, p. 261-268.
1940. — A. R. NYKL, *Die Aftasiden von Badajoz*, dans *der Islām*, XXVI, 1940, p. 16-48.
1940. — R. ALCOCER MARTÍNEZ, *La corporación de los poetas en la España musulmana* (Publicaciones del Instituto General Franco para la investigación hispano-árabe, série 6 a, n° 3), 1940, p. 95-98.
1941. — O. J. TUULIO, *Ibn Quzmān, poète hispano-arabe bilingue : édition partielle et provisoire*, Helsinki, 1941 (*Studia Orientalia edidit Societas Orientalis Fennica*, IX, 2).
1941. — R. MENÉNDEZ PIDAL, *Poesía árabe y poesía europea*, nouvelle rédaction, Madrid, 1941 (Collection Austral).